

1

Comme tous les jours depuis le début du mois, Colliard écoutait la radio. Dès qu'il en avait fini avec un patient, et avant de prendre le suivant, il se précipitait à l'étage et écoutait les dernières nouvelles.

Aujourd'hui, alors que la journée tirait à sa fin, son cabinet était vide. Les Allemands venaient d'investir la ville.

De la pièce de consultation où il se tenait, il pouvait entendre une canonnade lointaine, des tirs d'armes automatiques, des cris. Au début, par curiosité, il avait ouvert la porte qui donnait sur la place de la mairie, mais il était vite rentré, de peur de prendre une balle perdue.

Bien que cela l'ulcérât, il se disait que les affrontements ne dureraient pas longtemps. L'armée française était en déroute. La veille, le Maréchal avait annoncé de sa voix chevrotante qu'il fallait cesser le combat et qu'il avait demandé à l'adversaire les moyens de mettre un terme aux hostilités... Autant dire que tout était fini !

Il pensa à Emma, Margot et aux enfants. À La Vernière, ils ne devaient guère être en danger. Les Allemands étaient trop occupés à réduire ici les poches de résistance pour aller investir les fermes alentour. Il se demanda comment les rejoindre. Les routes devaient être encombrées de transports militaires. Il décida d'attendre.

Soudain, il entendit une cavalcade dans la rue, des cris, puis des coups de feu. Il quitta son siège pour s'approcher de la fenêtre, en demeurant à couvert.

Des soldats français traversaient la place en courant et se dirigeaient vers la Loire. Des civils se mettaient à l'abri sous des portes cochères. Parmi eux, il reconnut Mme Vernet, l'une de ses patientes, qui serrait contre elle son jeune fils.

Il s'apprêtait à sortir pour lui faire signe de le rejoindre, quand on tambourina à la porte du cabinet. La poignée bougeait. On tentait d'ouvrir. Il se précipita et déverrouilla. Un adolescent, fusil de chasse à la main, s'écroula sur le sol carrelé, la chemise ensanglantée.

Colliard referma, puis porta l'adolescent gémissant jusqu'à la table d'opération. Rapide et précis, Colliard lui ôta sa chemise et son pantalon, puis commença à l'ausculter.

L'état du gamin était rassurant. Il n'avait reçu qu'une seule balle, sur le haut de l'épaule droite. La plaie saignait abondamment, mais ce n'était pas grave. La clavicule n'était même pas brisée. Il était choqué, rien de plus.

Il lui fit une piqûre pour empêcher une possible infection, puis nettoya la blessure, assez nette puisque la balle était ressortie. Il stoppa l'hémorragie puis confectionna un pansement. Épuisée, la victime avait sombré dans un sommeil comateux.

Les nerfs en pelote, Colliard monta à l'étage, où il avala un alcool de poire, puis redescendit. Il ramassa le fusil avec répugnance – il détestait les armes – et le dissimula dans l'armoire du cabinet, derrière les dossiers de ses patients.

Il jeta un œil sur le garçon, toujours inconscient. Il se demanda quoi faire. Rentrer seul serait déjà compliqué, alors, avec un blessé...

À La Vernière, Margot profitait du soleil pour étendre le linge derrière le bâtiment où soufflait une agréable brise. Elle était aidée par Colette, la nouvelle domestique engagée par Emma une année auparavant. C'était une jolie fille, solidement charpentée, gracieuse et gaie. Elle ne rechignait pas à la tâche. Margot l'adorait, même si elle se plaignait parfois de ses bavardages incessants. Une vraie pie, disait-elle.

Elles s'activaient en jetant un regard attentif aux deux enfants d'Emma. Martin, le fils de Louis, tragiquement disparu quelques années auparavant, qui aurait bientôt

quatre ans, et Madeleine, âgée de deux ans, conçue avec Colliard. La petite babillait à l'ombre dans son couffin. Son demi-frère s'amusa un peu plus loin avec des cailloux et des brindilles ramassées ici et là. Ce n'était pas la peine de lui demander à quoi il jouait, il n'y avait pas plus renfermé que lui.

La chaleur déclinait au profit d'une agréable fraîcheur. Sous le hangar vide, des poules et des coqs, auxquels s'étaient mêlées quelques tourterelles, picoraient en caquetant. Venant d'on ne sait où, on entendait le choc lourd et régulier d'un marteau frappant l'enclume. Sans doute un ouvrier qui réparait une machine.

Dans l'ancienne écurie, Emma discutait avec Joseph, le nouveau contremaître, des travaux qu'elle comptait y entreprendre. Lorsque Marie avait vendu les chevaux, Emma avait transformé l'endroit en étable et souhaitait l'agrandir pour développer le cheptel. Après une étude approfondie des cours, elle misait désormais sur le lait et la viande et cherchait les moyens d'en augmenter la production.

En trois années, depuis le décès de Louis et le départ précipité de Marie, elle était devenue une véritable entrepreneuse. Selon elle, l'agriculture devait se renouveler pour devenir plus productive. Pour cela, elle n'avait pas hésité à acquérir un tracteur, à lancer de nouvelles cultures et à acheter des vaches reproductrices.

Tous les chevaux, excepté Coquette, une jument de trait utilisée pour tirer les tombereaux, avaient été menés à l'abattoir.

Afin que Joseph se fit une juste représentation de l'extension prévue, Emma en traçait le plan sur la terre battue à l'aide d'un bâton.

— Tu vois, on installera les stalles de ce côté-ci, puis de l'autre une auge qui courra le long du bâtiment...

Accroupi, Joseph proposait quelques modifications, quand le sol se mit à trembler. Le grondement était si impressionnant qu'ils sortirent sur le seuil. Margot et Colette rappliquaient, l'une tenant Martin par la main, l'autre, le couffin.

Inquiète, Emma leur commanda de gagner la cuisine. Puis, suivie de Joseph, elle s'avança sur la route de la Roncière,

d'où provenait le vacarme. Ils s'arrêtèrent près de la mare, stupéfaits. Un long convoi militaire s'approchait du domaine.

— Bon Dieu ! grogna Joseph. Les Boches !

— Que viendraient-ils faire ici ? s'étonna Emma.

— Ce que je sais... Je m'en vais dire aux gars de ne pas se pointer.

Alors qu'il s'éloignait d'un pas rapide, Emma attendit, à la fois fascinée et effrayée. Elle distingua bientôt la première voiture, une Jeep à chenilles, puis reconnut les croix gammées peintes sur les véhicules. Le doute n'était plus permis, les Allemands envahissaient le pays.

Elle se précipita à la cuisine, où s'étaient réfugiés les servantes avec les enfants. Allez savoir ce que ces soldats étaient capables de faire !

— Les Boches s'amènent ! s'exclama-t-elle en entrant. Montez à l'étage avec les gamins, et ne redescendez que quand je vous le dirai !

— Il paraît qu'ils égorgent les femmes et les enfants ! lança Margot en grimant les marches.

— Ne dis pas de bêtises ! répliqua Emma. Et pense à fermer la porte de la chambre à clé.

Emma regagna le seuil. La ferme était devenue silencieuse. Ni meuglement ni caquet, même les oiseaux s'étaient tus.

Le premier véhicule stoppa, imité par les suivants. La colonne, composée de chars, de véhicules à chenilles, d'automitrailleuses et de camions, s'étirait quasiment jusqu'à la Roncière. À vue d'œil, Emma dénombra une bonne trentaine de véhicules.

Elle remuait des pensées horribles. Les Boches allaient leur tirer dessus ! La Vernière ne serait bientôt plus qu'un champ de ruines... Tous ici allaient mourir dans d'atroces souffrances. Et elle ne reverrait jamais Colliard.

Hésitante, elle s'avança vers le premier véhicule, d'où descendait un officier. Il s'approcha, suivi d'un autre militaire, tiré à quatre épingles. Ils la saluèrent en claquant des talons. L'officier, un grand blond un peu empâté, s'adressa en allemand à son subordonné. Il aboyait plus qu'il ne parlait. L'autre, raide comme un piquet, ne savait que répéter :

— *Jawohl ! Herr Hauptmann ! Jawohl !*

Emma sursautait à chaque phrase. Finalement, il se tourna vers elle, claqua de nouveau des talons et fit signe à l'accompagnateur de s'exprimer à sa place.

— Mes hommages, madame. Je parle au nom de l'*Hauptmann* Wengler, ici présent et chef du district...

Ce dernier, rigide, hochait la tête, comme s'il approuvait ce que disait l'interprète.

— La région est désormais occupée par notre armée. Nous souhaitons de votre part la plus totale coopération. Au titre d'occupants, nous sommes autorisés à prélever une partie de la production de votre ferme pour subvenir aux besoins en nourriture de nos soldats.

Il s'interrompt, attendant sans doute une réponse. Comme celle-ci ne venait pas – Emma avait la gorge trop serrée pour pouvoir prononcer le moindre mot –, il lui tendit une feuille et reprit :

— Nous vous demandons de bien vouloir nous céder ce que contient cette liste.

Emma s'en empara en tentant de maîtriser le léger tremblement de sa main. La demande était exorbitante : deux vaches, un cheval, des volailles, du blé et des œufs.

— Bien évidemment, reprit l'interprète, nous vous fournirons chaque fois un reçu.

— Vous voulez dire que vous reviendrez ?

— Absolument.

Emma retint sa colère. À quoi bon s'énerver ? Comme dans toutes les guerres, l'envahisseur imposait sa loi. Néanmoins, elle commençait à réfléchir à la manière de dissimuler une part des produits de l'exploitation.

— Je vais mettre mon contremaître à votre disposition, il verra avec vous.

— Je vous remercie, madame.

Les deux hommes la saluèrent et regagnèrent leur véhicule. Avant de monter, l'officier supérieur lança un ordre bref. Un camion se détacha du convoi et entra dans la cour.

Emma fit patienter les deux militaires qui en sortaient et courut chercher Joseph au logement des ouvriers. Sur le chemin du retour, elle lui expliqua la situation.

— Donne ce qu'ils demandent, lui ordonna-t-elle avant de le laisser en compagnie des deux soldats. Essaie seulement de sauver Coquette. En échange, donne-leur une vache de plus.

— Mais ce n'est pas...

— Fais comme je te dis !

Puis elle gagna la cuisine sans un regard pour ceux qu'elle qualifiait déjà, dans sa tête, de « salopards ».

Debout devant la fenêtre de sa chambre, Blanchard, « le notaire le plus riche du département », comme il aimait à se définir, avait observé les escarmouches qui avaient eu lieu sur la place de la mairie, entre l'arrière-garde française en débandade et les soldats allemands. Il jugeait ce triste spectacle avec ironie. Dire que, quelques semaines auparavant, les politiques prétendaient encore que la France possédait l'armée la plus puissante au monde...

Il se servit un verre de whisky et s'affala dans son fauteuil anglais en cuir, usé mais si confortable. Il éprouvait le besoin de mettre de l'ordre dans ses idées.

À écouter les informations, les dés en étaient jetés. Le Maréchal avait demandé l'arrêt des combats et recherchait les conditions d'un armistice. Ces événements changeaient la donne. Dans quelques jours, la région serait sous contrôle allemand, et il y avait fort à parier qu'ils n'y feraient pas de la figuration. La conclusion s'imposa à Blanchard : mieux valait être en bons termes avec eux. Que faire d'autre ? Même les communistes, qu'il détestait, soutenaient Hitler ! Autant dire que la France entière, ou presque, était décidée à faire bon ménage avec l'occupant.

Cela ne le réjouissait pas. Il n'avait jamais vraiment adhéré aux thèses de Hitler et la perspective d'être occupé avait quelque chose d'humiliant. Mais, à ses yeux, cela ne pesait rien face aux affaires : il ne devait pas perdre ce qu'il avait amassé depuis des années. Mieux, il devait en accumuler davantage ! Ce qui exigeait d'être dans les meilleurs termes avec les nouveaux maîtres du pays. Toutefois, prudent et pragmatique, il choisit d'attendre encore, le temps que la situation s'éclaircît.

Il se leva et alluma un cigare, plaisir qu'il s'autorisait, comme aujourd'hui, lorsqu'il n'attendait aucun client. Il revint se poster devant la fenêtre. Le calme avait succédé au vacarme des armes. La place et les rues alentour étaient vides. Pas plus d'Allemands que de Français ! À croire que la ville avait été désertée... Bien qu'il en éprouvât l'envie, il s'interdit de sortir. Ce n'était pas le moment de se prendre une balle perdue !

Il revint donc s'asseoir, ennuyé de ne pas pouvoir filer chez Marthe, à Donzy. Dans ses bras et avec quelques verres dans le nez, il se serait amusé.

Il l'aimait bien, Marthe. En tout cas, il la respectait. Et peut-être même l'admirait-il. Pour une femme, elle « en avait », à l'inverse de nombreux hommes qu'il connaissait, lui y compris. Il se rappelait son attitude, après le départ de Marie. Face à l'ultimatum d'Emma, quiconque serait parti, mais pas elle ! Non seulement elle avait conservé son « claque » à Donzy, mais elle était parvenue à se rabibocher avec Emma ! Un sacré tour de force, qui tenait autant à ses relations qu'à son caractère entier et généreux. Ultime prouesse, elle avait même profité du legs d'Émile pour agrandir son bordel et embellir son café !

Mais songer à tout cela réveillait chez Blanchard des blessures anciennes : la trahison de Marie, la mort de Louis, ses propres actes empreints de lâcheté et de méchanceté... Même s'il ne regrettait pas de les avoir dénoncés à Emma, il ne s'était jamais défait d'un sentiment de culpabilité à ce sujet. D'autant qu'il n'en avait tiré aucun avantage ! L'année passée, Emma l'avait privé de la gestion de ses avoirs. Il avait tenté de la persuader de n'en rien faire, mais elle n'avait pas fléchi. Après ce qui s'était passé, lui avait-elle expliqué, et malgré ses efforts pour oublier, elle ne souhaitait plus travailler avec lui. Et cette défection avait gravement compromis ses affaires.

De ce jour, ils ne s'étaient plus revus, et sa rancune à son égard demeurait intacte. Si l'occasion se présentait, il n'hésiterait pas à lui faire payer ce qu'il considérerait comme un coup de poignard dans le dos.

Le plus douloureux, toutefois, était de se rappeler sa folle passion pour Marie et sa frustration qu'elle ne l'eût pas partagée. Il en souffrait encore. Combien de fois n'avait-il pas songé filer à Paris pour la retrouver ? Combien de fois n'en avait-il pas parlé avec Marthe ? Combien de fois ne s'était-il pas éveillé en sursaut, croyant qu'elle dormait à ses côtés ?

Cette blessure était si profonde que même les années de bonheur avec sa femme, disparue prématurément, en avaient été effacées. S'il repensait parfois à elle, c'était par hasard, et il ne s'attardait jamais sur ces souvenirs.

Il vida son verre et se leva. Le meilleur antidote à l'ennui et aux regrets, c'est encore le travail, se dit-il. Il descendit à l'étude et se plongea dans ses dossiers, avec la ferme intention d'y dégouter quelques occasions de s'enrichir davantage.

Colliard avait pris sa décision. Il rejoindrait La Vernière quand le gamin s'éveillerait. Comme celui-ci était toujours inconscient, il était monté à l'étage écouter les nouvelles, guère fameuses. Le ministre Georges Mandel avait été arrêté, puis libéré, après avoir obtenu des excuses de Pétain, la gare de Rennes avait été bombardée et l'on y déplorait plus de deux cents morts, et Molotov venait de convoquer l'ambassadeur d'Allemagne afin de lui adresser les plus vives félicitations de son gouvernement pour le succès des armées allemandes.

Cette information stupéfia Colliard. Il s'attendait à tout, mais pas à ce que les Soviétiques fissent la propagande de Hitler...

Il éteignit le poste de radio. Curieux de voir si le gamin était réveillé, il descendit. Il le trouva assis derrière son bureau. Il avait grise mine et semblait de mauvaise humeur.

— Où avez-vous mis mon fusil ? demanda-t-il, agressif.

— Je l'ai caché.

— Il faut me le rendre. Les Allemands sont là ! Je veux me battre.

— C'est courageux de ta part, mais, dans ton état, tu ne ferais pas deux pas avant d'être abattu. De toute manière, il est un peu tard pour combattre. La ville est tombée.

Le garçon éclata en sanglots. Colliard s'assit en face de lui. Il éprouvait de l'admiration pour cet adolescent, encore si jeune, et pourtant si déterminé.

— Pourquoi pleures-tu ?

Le gamin haussa les épaules. Colliard n'insista pas.

— Écoute, dit-il, ta blessure n'est pas grave, mais il faut te reposer. En même temps, je ne peux pas te garder ici. Où habites-tu ? Je pourrais essayer de t'y déposer...

L'adolescent le fixa, silencieux.

— Eh bien ? Réponds, nom d'un chien ! s'énerva Colliard.

— Je n'ai nulle part où aller...

— Tu n'as pas de famille ?

Le garçon secoua la tête. Agacé, Colliard se leva d'un coup et arpena la pièce.

— Il va falloir être plus loquace ! La situation n'est pas folichonne, les Allemands sont partout et je dois rentrer chez moi. Toi aussi, mais tu es blessé. Pour quitter la ville, cela ne va pas être facile... Il serait temps de me dire ton nom et comment tu es arrivé ici blessé, un fusil à la main.

— Je m'appelle Marcel Ballanger. Je viens de la Tuilerie, où je travaille à l'usine. Avec mon copain Lambert, dès qu'on a su que les Boches se pointaient, on s'est sauvés par la Bertrange pour se battre contre eux.

Colliard éprouva un vague remords. Qu'avait-il fait, lui, sinon attendre ?

— Comme ça ? Seuls contre tous ?

— Eh bien quoi ? répliqua Marcel. Si tous les Français avaient fait la même chose, les Boches ne seraient pas là en ce moment !

— Je ne peux guère te donner tort.

Colliard l'invita à s'asseoir sur la table d'auscultation.

— Il faut que je vérifie ta blessure.

Il défit le pansement.

— Et le fusil ? Tu te l'es procuré comment ?

— C'est celui de mon père, je le gardais en souvenir.

— Comment cela ?

— Il est mort sur le front il y a deux semaines.

Colliard percevait à la fois de la fierté et du chagrin dans le ton du gamin.

— Et ta mère ?

Il haussa les épaules.

— Je ne l'ai jamais connue.

La plaie était propre et nette. L'hémorragie était stoppée.

Colliard la badigeonna avec un antiseptique.

— Tu as mal ? demanda-t-il en appuyant sur la clavicule.

— Oui, mais ça va.

Plongé dans ses réflexions, Colliard confectionna un nouveau pansement. Le courage de ce gamin l'impressionnait. À son âge, il n'aurait jamais agi comme lui.

— Et ton copain Lambert ?

— Il est mort. Une balle dans la tête. Là-haut, vers la gare. Je l'ai laissé, je devais m'enfuir. Sinon, sûr que j'y passais aussi.

Le pansement terminé, Colliard lui mit le bras en écharpe. Ainsi, il pourrait mettre sa chemise en enfilant un seul bras.

— Alors, je te ramène où ?

— En tout cas, pas à la Tuilerie. Je n'ai plus envie d'y aller. Le patron est un tordu...

— Et tes affaires ?

— Pour ce que j'ai, je peux les oublier !

— Où veux-tu que je te laisse ?

— Où vous voudrez. Un peu loin d'ici, je me débrouillerai.

Colliard haussa les épaules.

— C'est stupide ! Je vais te ramener chez moi, et tu repartiras quand tu seras rétabli.

Marcel sourit.

— Merci, monsieur ! dit-il. J'avoue que ça m'arrange.

— Je m'en doute, répliqua Colliard, mais le plus dur reste à faire. La dizaine de kilomètres jusqu'à La Vernière.

Il ouvrit la porte du cabinet. La place était déserte. On entendait des canonnades lointaines. Ici, le silence était impressionnant. Sa voiture, une traction 11 achetée le mois précédent, était garée devant.

Colliard réfléchit à l'itinéraire le moins risqué pour se rendre à La Vernière. Sans doute serait-ce délicat jusqu'au

sortir de la ville, mais après, en passant par Narcy, le trajet devrait être plus sûr. Ce qui le préoccupait était d'être arrêté et contrôlé par les Allemands avec un gamin blessé. Il anticipait les questions. Pourquoi cette blessure ? D'où provenait-elle ? Incapable de formuler des réponses satisfaisantes, il improviserait. Après tout, il fallait défaire le pansement pour s'apercevoir qu'il s'agissait d'une blessure par balle, ce qui n'avait guère de chance d'arriver.

Il commanda à Marcel de s'installer à l'avant.

— Je ne pars pas sans mon fusil.

— C'est exclu ! répliqua Colliard. Si nous sommes arrêtés par les Allemands, tu ne veux pas non plus qu'on leur raconte que tu as tiré sur eux ! Tu le reprendras plus tard.

Il poussa l'adolescent dehors, ferma la porte du cabinet et s'installa au volant.

Colliard n'avait pas l'âme d'un héros. Sans être peureux, il redoutait le danger quand il ne parvenait pas à l'évaluer.

— Tu as des papiers d'identité sur toi ? demanda-t-il.

— Non.

— De mieux en mieux, maugréa Colliard en démarrant.

Pressé de quitter la ville, il remonta l'artère principale. Quelques vitrines de magasins étaient brisées. Ici et là, des cadavres gisaient sur le sol. Ils dépassèrent une maison éventrée par un obus, sans qu'on comprît pourquoi celle-ci et aucune autre. Il n'y avait pas âme qui vive dans la rue. Tout juste apercevaient-ils parfois un visage anxieux à une fenêtre.

Ils parvinrent à la gare sans encombre. Pour éviter la route nationale, Colliard bifurqua sur la départementale, très peu fréquentée, qui menait à Narcy.

La route était dégagée. Ils ne croisaient aucun véhicule. La chaleur était telle qu'ils roulaient fenêtres ouvertes, ce qui était agréable. Ils ne parlaient pas. Marcel regardait défiler le paysage. Colliard, quant à lui, était impatient d'arriver. Il ne se sentirait vraiment en sécurité qu'à La Vernière.

Soudain, alors qu'ils entraient dans Narcy, ils se trouvèrent face à un barrage allemand.

— Nom de Dieu ! s'exclama Colliard, soudain paniqué. Mais qu'est-ce qu'ils foutent là ?

Il stoppa. Armé d'une mitraillette et couvert de poussière, un soldat s'avança, l'air menaçant, tandis que d'autres le couvraient.

Colliard tentait tout à la fois de dominer sa peur et de trouver une explication plausible pour justifier leur présence.

— Fais comme si tu souffrais terriblement, souffla-t-il à Marcel.

La sentinelle s'approcha de la vitre. Susplicieux, il regarda à l'intérieur du véhicule. Il s'adressa à Colliard d'une voix rude, dans un français approximatif.

— Où vous allez ?

— Médecin ! répliqua Colliard en désignant Marcel. Lui... Cassé le bras ! Grave ! Très grave ! Moi devoir le soigner !

L'Allemand dévisagea Marcel qui affichait un rictus de douleur en se tenant le bras. Il recula en faisant comprendre qu'ils ne devaient pas redémarrer. Il s'adressa à un supérieur. L'échange dura quelques secondes, puis il revint.

— Dehors ! lança-t-il à Colliard. Pas lui, ajouta-t-il en désignant Marcel.

Colliard passa devant le soldat qui le tenait en joue et rejoignit un officier qui attendait sur le bord de la route. Celui-ci le salua, puis lui fit signe de le suivre jusqu'à un camion débâché à l'arrière. Il lui désigna un homme allongé qui râlait. Il l'invita à grimper.

— Vous... Docteur... Soigner !

Colliard, qui peinait à dissimuler sa peur, s'agenouilla. Nul besoin d'être un spécialiste pour deviner que ce soldat de vingt ans à peine agonisait. Il défit sa veste d'uniforme, rouge de sang. L'abdomen était en charpie. Sauf à lui administrer une piqûre de morphine, ce qu'il n'avait pas sur lui, il n'y avait plus rien à faire. D'un geste, il fit comprendre à l'officier que c'était fini. L'homme était en train de mourir.

— Vous ? Morphine ? demanda-t-il par acquit de conscience.

L'officier secoua la tête.

— Je ne peux rien faire ! dit Colliard.

Le militaire lui ordonna de redescendre. Il le remercia avant de l'accompagner jusqu'à la traction. Il jeta un œil

indifférent sur Marcel et fit signe aux sentinelles de laisser passer le véhicule.

Colliard roula doucement jusqu'après le cimetière, où ils échappèrent enfin à la vue des Allemands.

— Putain ! J'ai eu la trouille de ma vie !

Marcel le regarda, l'air désapprobateur.

— Heureusement que je n'avais pas mon fusil, sinon je les aurais tirés comme des lapins.

— Et à l'heure qu'il est, nous serions morts !

Armand se resservit une fine et s'installa de nouveau à la fenêtre du petit appartement où il habitait, près de l'église. De là, il avait une vue plongeante sur la place du marché, où étaient stationnés plusieurs automitrailleuses et chars allemands. Devant la mairie, Drouin, le maire, entouré de quelques conseillers municipaux, semblait parlementer avec des officiers ennemis.

Cela faisait une heure qu'il observait le spectacle. Il y avait d'abord eu les échanges de tirs entre les Allemands qui investissaient la ville et des rescapés de régiments français qui se repliaient vers la Loire. Il en avait vu tomber sous le feu. Cela lui avait rappelé la guerre précédente, sans éveiller en lui une quelconque émotion. Comme si toute sensibilité l'avait déserté. Maintenant que le vacarme des canons s'était éloigné, il assistait à ce qui semblait être une reddition.

Il n'était pas mécontent de la tournure des événements. Certes, il avait combattu les Boches en 1914, mais désormais la situation avait changé. Ils avaient gagné la guerre, Pétain acceptait la défaite. Comme il admirait le Maréchal, il était décidé à le suivre.

Il faisait ce choix sans état d'âme. Il collait parfaitement à ses propres idées. Lui-même, depuis plusieurs années, dénonçait cette France de la paresse qui ne pensait qu'aux congés payés plutôt qu'au travail. Cette France du désordre et de la manifestation, où seuls les Juifs nantis s'enrichissaient, alors que lui avait tout juste de quoi vivre après avoir consacré sa vie au rude labeur de la terre.

Penser à cela le ramena à Emma et Margot, qu'il détestait depuis qu'elles l'avaient évincé du domaine, le forçant à

s'exiler ici, où il avait dilapidé son pécule. Dire qu'aujourd'hui il en était réduit à se charger de menus travaux pour survivre... Mais elles ne l'emporteraient pas au paradis !

Il se resservit un verre, qu'il avala d'un trait avec l'espoir que cela le calmerait. Mais cela ne fit qu'attiser sa rage vengeresse. Elles l'avaient ruiné, mais elles l'avaient surtout humilié.

Même si des mois s'étaient écoulés depuis son départ de La Vernière, sa souffrance était toujours aussi vive. Elle le harcelait le jour, la nuit, et le plongeait dans des réflexions sombres et des rêves de vengeance.

Toutefois, il avait compris depuis belle lurette qu'il ne pouvait rien contre elles. Surtout Emma, une sorte d'icône vivante dans la région. Celle qui avait réussi à l'égal d'un homme ! Qui avait épousé le médecin le plus couru de la ville ! Qui réveillait chez tous les mâles d'inavouables désirs !

Il regrettait amèrement que Marie eût cédé face à Emma. Lui aurait-elle tenu tête, elle aurait gagné, surtout avec l'appui de l'autre salaud de Blanchard ! Elle en avait le talent. Seulement voilà, elle avait préféré profiter de son fric à Paris et oublier ces bouseux qu'elle méprisait.

Il ressassa alors quelques sentences qu'il affectionnait. L'argent ne profite qu'aux riches... La chance est toujours du côté des nantis... Les petits sont forcément les dindons de la farce... Autant de lieux communs qui lui donnaient l'impression de partager le même sort que des millions d'autres Français.

Rasséréiné à l'idée qu'il n'était pas seul à souffrir de la situation, il se leva et alluma le poste de radio. Après quelques grésillements, un speaker annonça que Hitler s'apprêtait à rencontrer Mussolini. Armand y vit la préfiguration d'une entente qui inclurait bientôt la France. Cela le réjouit.

Comme il ne voulait pas sortir, de peur d'être arrêté, il s'allongea. Quelques minutes plus tard, abruti par la chaleur et l'alcool, il s'endormit.

Quand Colliard pénétra dans la cour de La Vernière, Emma sortait de la cuisine. Il klaxonna pour attirer son

attention. Elle s'arrêta et lui adressa un vague sourire. L'air contrarié, elle considérait Marcel, assis à côté de lui.

— Reste ici, dit Colliard à l'adolescent. Il faut que je parle avec ma femme.

Il sortit et s'approcha d'Emma. Celle-ci attendait, excédée. Qui était cet adolescent ? Pourquoi Colliard le ramenait-il ? La visite des Allemands lui avait suffi, elle ne souhaitait plus aucune surprise.

— C'est qui, ce gamin ? lança-t-elle.

— Ne t'inquiète pas, je vais t'expliquer.

Il s'approcha et l'embrassa sur la joue. Elle ne réagit pas.

— Il faisait le coup de feu contre les Allemands. Il s'est pointé au cabinet, blessé. Je ne pouvais pas le mettre dehors. Sinon, il était fusillé.

— Voilà que tu te prends pour un héros, maintenant ! s'exclama-t-elle, cassante.

Colliard lui saisit le bras. Elle se dégagea.

— Ne te fâche pas ! Je n'ai fait que mon travail de médecin !

Elle haussa les épaules.

— Tu penses nous ramener ainsi tous les blessés de...

— Non, pas tous ! la coupa Colliard. Mais celui-ci, oui ! Il a dix-huit ans. J'ai trouvé son comportement courageux.

Il sentait la colère monter. Enfin, merde ! Il ramenait un gamin blessé qui avait eu le courage de se battre contre l'envahisseur ! Ce n'était pas honteux !

Emma regarda en direction de la voiture.

— Que veux-tu qu'on en fasse ? Il n'y a pas de place pour lui, ici. Laisse-le filer ailleurs. S'il le faut, on lui donnera de l'argent...

— Enfin ! s'exclama Colliard, tu ne comprends pas qu'il est blessé ? Dans son état, il ne pourra pas franchir un kilomètre avant de tomber d'épuisement. J'ai l'intention de le garder jusqu'à ce qu'il soit guéri. Ensuite, nous le mettrons dehors si tu le souhaites.

Emma soupira et tourna les talons.

— Fais ce que tu veux. Après tout, je m'en fiche.

Colliard la regarda s'éloigner. Qu'avait-elle à se montrer si désagréable ? Certes, ça n'allait pas fort entre eux. Mais

était-ce une raison pour mépriser Marcel ? Il retourna à la voiture.

— Dites donc, remarqua l'adolescent, votre dame, elle avait pas l'air d'accord pour...

— La ferme ! Suis-moi et fais ce que je te dis !